

L'autre 11 septembre

Jean-Claude Ravet

Numéro 767, septembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ravet, J.-C. (2013). L'autre 11 septembre. *Relations*, (767), 3–3.

L'autre 11 septembre

O nze septembre 1973. Les forces armées chiliennes dirigées par Augusto Pinochet renversent le premier gouvernement socialiste élu au suffrage universel d'Amérique latine. La Moneda, le palais présidentiel, est prise d'assaut. Le président Salvador Allende réussit à adresser un dernier discours à la nation, diffusé sur la seule station dont les ondes n'ont pas encore été brouillées. Un appel à l'espérance, à la résistance et au courage. Après avoir invité ses partisans encore à ses côtés à se rendre pour éviter une mort certaine, il préférera le suicide. La dictature commence alors son œuvre de terreur : enlèvements, tortures, exécutions, disparitions, carnages caractériseront les premiers temps du régime.

Cette date du 11 septembre a marqué une époque – particulièrement au Québec, où des milliers d'exilés chiliens ont contribué à l'inscrire dans notre mémoire collective. Ce fut un

pour les élites possédantes et financières.

Allende ne se trompait pas, qui, dans son dernier discours, accusait « le capital étranger, l'impérialisme, unis à la réaction », avec l'armée, d'être à l'origine du coup d'État, afin de protéger les privilèges de quelques-uns. Il fallait en effet remettre à sa place ce peuple impertinent qui osait changer les règles du jeu ; il fallait écraser avec lui les idéaux démocratiques de justice, de solidarité, d'égalité et de partage portés par de vastes mouvements sociaux et populaires. La grande tâche des militaires était d'expurger la démocratie de son âme, n'en conservant qu'une coquille vide facilement manipulable. C'était compter sans le courage et les convictions de ceux et celles – ouvriers, paysans, *pobladores* (habitants des bidonvilles), hommes et femmes (et elles furent nombreuses) – qui avaient goûté la liberté et n'étaient plus prêts à plier l'échine.

Il faut aussi souligner le rôle de l'Église chilienne, composée de nombreux évêques et prêtres sensibles au cri et au rêve des humiliés. L'horreur aurait pu être pire, comme sous la dictature argentine quelques années plus tard (plus de 30 000 disparus entre 1976 et 1983), n'eût été de la décision de cette institution, jouissant d'un statut social privilégié, d'offrir protection aux persécutés, au nom de l'Évangile, faisant fi du diktat des militaires : « Mêlez-vous de vos affaires, et il ne vous arrivera rien ». À travers, entre autres, la Vicaría de la solidaridad (le service juridique de l'archevêché de Santiago) et les multiples communautés ecclésiales de base, au sein des paroisses, où les chrétiens célébraient leur espérance et organisaient la résistance, l'Église a prêté sa voix à ceux qui étaient bâillonnés et offert un espace vital de liberté au cœur de l'oppression.

Ainsi, le 11 septembre est aussi l'amorce d'une résistance créative –

jusqu'à la victoire éclatante du *No* au référendum de 1989 qui mit fin au règne de Pinochet – et d'une immense chaîne internationale de solidarité qui en a répercuté l'écho dès les premiers instants.

Quarante ans plus tard, elle résonne encore comme un profond appel à la vigilance et au courage politique. Le rêve écrasé d'une société fondée sur la solidarité plutôt que sur les privilèges, sur le partage plus que sur l'accaparement de la richesse par quelques-uns, ne peut être enterré. Il survit toujours dans le cœur et le combat des hommes et des femmes qui se refusent à cautionner l'injustice. La révolution socialiste et démocratique est plus que jamais à l'ordre du jour. Comment ne le serait-elle pas quand on pense aux transformations radicales qu'exigent non seulement le cri des peuples et des pauvres, mais la Terre elle-même, saccagée par des rapaces insatiables, pendant que les pouvoirs politiques se comportent comme des laquais des élites financières et possédantes ? La dictature a certes mauvaise presse de nos jours, mais ne nous illusionnons pas trop sur notre liberté – l'affaire Snowden dissipe toute naïveté. Ni sur la paix, qui pourrait être un autre nom pour la guerre¹...

* * *

Cet automne, nous sommes heureux d'accueillir dans nos pages un ami de longue date de *Relations*, le grand écrivain québécois d'origine irakienne Naïm Kattan. Il rédigera les Carnets jusqu'en août 2014. Quant à la chronique littéraire, c'est à une collaboratrice plus récente de la revue qu'elle échoit, l'écrivaine d'origine haïtienne Marie-Célie Agnant ; son ami, le peintre haïtien Ronald Mevs, l'accompagnera de ses œuvres.

Amies lectrices, amis lecteurs, bonne rentrée!

JEAN-CLAUDE RAVET



Muriel Faille,
*Dans la portée
d'un monde II*,
2012, huile sur
toile. Photo :
Daniel Roussel

jour sombre pour la démocratie et l'humanisme. Il dévoilait crûment que lorsque le peuple – et non simplement un groupe révolutionnaire – s'écarte de la soumission aux dogmes capitalistes et exprime démocratiquement sa volonté de transformer radicalement les bases de la société, la dictature devient préférable à la démocratie

1. Voir « Guerre à la guerre », *Relations*, n° 738, février 2010.